

## De l'importance des calendriers

**L**a fonction première d'un calendrier est évidemment d'indiquer la succession des jours, des mois, voire des fêtes à souhaiter. Il peut de plus avoir une vocation esthétique, être un élément de décoration.

Nous avons toujours été frappés par la surabondance des calendriers au Nigeria, que ce soit dans les bureaux ou dans les habitations privées. Il est ainsi fort courant d'en trouver une demi-douzaine, accrochés aux cloisons d'une même pièce et nous avons pu en compter jusqu'à dix-sept, pas moins, dans le salon d'un homme d'affaires/chef traditionnel. Cette profusion, cet étalage semblent suggérer qu'ils remplissent un rôle autre que strictement utilitaire.

Il faut dire que dans ce pays, toute institution, compagnie, association, tout syndicat, mouvement religieux ou club qui se respecte fait imprimer son calendrier. Même au plus profond de la brousse, dans un village difficile d'accès, l'Oba (monarque) vous montrera et qui sait vous donnera — si vous êtes considéré comme un visiteur important — son calendrier de l'année en cours, un rien maculé peut-être mais où figurent sa photographie et celle de ses principaux chefs...

En fait, exhiber un grand nombre de calendriers revient surtout pour les Nigériens à montrer ostensiblement, à afficher le capital relationnel dont ils disposent. Tel qui, entre un tableau le représentant en

train de recevoir une distinction quelconque et la photographie de sa fille en toge, le jour de sa « *graduation* », placera le « superbe » calendrier offert par une ambassade étrangère ou une multinationale, fera savoir à ses visiteurs qu'il entretient peu ou prou des rapports avec celle-ci.

L'on mettra systématiquement sur les murs de son échoppe ou de sa salle de séjour les calendriers des sociétés auxquelles on appartient ou que l'on dirige et l'on sera comblé si l'on peut y ajouter ceux des principales industries de l'endroit, des banques, des compagnies d'assurance, celui — officiel — de l'un des vingt-et-un États ou mieux encore (si toutefois l'on n'est pas hostile au régime militaire en place), celui de la Fédération qui vante les bienfaits de la politique du « Conseil gouvernemental des forces armées ».

Pour certaines élites, déployer toute une série de calendriers d'origines variées (secteur économique, Églises, université, administration, têtes couronnées, milieu sportif, presse, etc.) est un bon moyen de marquer la pluralité de leurs intérêts.

Le nec plus ultra est assurément d'avoir sa propre image ou celle de son *patron* sur le calendrier. La plupart des cercles, des communautés font reproduire la photographie de leurs membres les plus éminents et il est toujours de bon ton de montrer à votre hôte que vous l'avez

reconnu sur le calendrier qui trône derrière lui. La disposition des éfigies de chacun et leur taille respective peuvent d'ailleurs susciter une véritable compétition. Un jour que nous faisons remarquer à un chef traditionnel que son portrait côtoyait heureusement celui d'un roi très important et très connu sur le calendrier d'un club philanthropique, il répondit qu'il regrettait amèrement qu'on n'ait pas fait à l'« Oba » les honneurs de la place centrale et de l'agrandissement. On avait préféré mettre en vedette le plus généreux bienfaiteur du club (en l'occurrence une riche femme d'affaires de Lagos, gratifiée de l'appellation obligeante de « *Club Matron* ») et il s'était plaint, d'ailleurs sans grand résultat, de ce qu'il tenait pour une scandaleuse erreur de préséance, l'argent paraissant plus apprécié que le titre traditionnel, aussi prestigieux soit-il.

Le goût pour les calendriers se retrouve dans toutes les couches de la société. Ainsi un ouvrier sera fier de rapporter à la maison celui de « sa » firme, laquelle, en lui versant un salaire régulier contribue à faire de lui un dominant chez les dominés, *a fortiori* en ces temps de crise économique aiguë. De même, nous observons chaque année avec quelle impatience les employés subalternes de l'université attendent la distribution des calendriers qui prouveront à leur entourage qu'ils font eux aussi partie, tout comme ses enseignants et ses plus hauts dignitaires, de la célèbre institution. Quant aux domestiques, nous avons remarqué qu'ils devaient bien souvent se contenter des calendriers des années écoulées, que leur « *Master* » aura bien daigné finalement leur céder, pour la décoration de leur « *boy's quarter* ». Certains chercheront parfois à revendre ceux qui leur sont

donnés et ils trouveront acquéreur car c'est un article relativement convoité.

Mais si accumuler les calendriers et les mettre en évidence participe d'une stratégie plus ou moins consciente de mise en scène de soi-même, d'auto-valorisation, le fait pour certains d'en offrir peut aussi répondre à des buts bien précis et intéressés. Beaucoup d'institutions l'ont bien compris, qui distribuent généreusement en janvier les éphémérides estampillés de leur image de marque à leurs clients privilégiés ou à des personnalités dont ils pourraient avoir à requérir le soutien ou les services.

Alors que nous faisons récemment la tournée des « notables » d'une ville moyenne de l'ouest du Nigeria, nous fûmes étonnés de retrouver presque systématiquement chez ces derniers le calendrier officiel de l'une des universités les plus importantes du pays. Interrogés à ce sujet, nos hôtes nous apprirent que c'était le Vice-chancelier (Président) de l'université qui le leur avait personnellement envoyé et ils s'en montraient d'autant plus flattés, que la plupart d'entre eux n'entretenaient pas ordinairement de rapports très poussés avec le monde académique, toujours auréolé d'un certain prestige. Il faut dire que l'on prête à ce Vice-chancelier l'intention de se présenter à l'élection au poste de gouverneur de l'État, prévue en principe au début de l'an prochain...

Nous ferons, pour terminer, mention d'une attitude assez atypique qui consiste à dénigrer les calendriers et à les considérer comme absolument indignes de participer à la décoration d'un intérieur. On la trouve chez une bourgeoisie très aisée, sans doute influencée par les salons européens

et qui préfère garnir ses murs de tableaux, de gravures ou de batiks.

En tout cas, nous qui n'avons jamais cru indispensable d'orner notre living-room d'un calendrier quelconque, échappons rarement à

cette perpétuelle question : mais comment peut-on ne pas avoir de calendrier ?

*Jean-Pascal Daloz*

## Massacres à la tronçonneuse

**E**NTRE 100 et 500 éléphants ont été abattus au Tsavo de février à septembre 1988 ; les optimistes disent qu'il reste encore 500 rhinocéros au Kenya (d'autres disent moins d'une centaine) ; il y en avait environ 20 000 en 1969 ; on en avait dénombré 2 500 dans une réserve tanzanienne en 1976, mais seulement 51 en 1988 (*Weekly Review*, 16/9/88, 23/9/88, 4/11/88).

« L'ivoire est cruel. » Les rondeurs de la force tranquille de Babar sont semble-t-il plus attendrissantes aux âmes pures européennes que les allures de vieux tank rapiécé du « rhino », plus encore menacé, mais pas assez esthétique sans doute pour susciter « une action-de-mobilisation-médiatique-ciblée ». Sont encore moins porteurs (de ce point de vue), mais tout aussi menacés d'extinction, quelques peuples pasteurs ou chasseurs-cueilleurs, comme ces Iks inconnus dont C. Turnbull a porté témoignage ambigu.

La politique de conservation de la faune en Afrique orientale et australe repose encore pour une part sur l'expulsion de leur espace vital (au sens premier du terme) de quel-

ques populations dont le mode de (sur)vie a été décrété incompatible avec l'intérêt supérieur de la zoologie et de l'industrie du tourisme. Bovins trop herbivores, lances et escopettes meurtrières ont été expulsés ; éléphants et rhinos ont eu assez d'herbe, mais trop de 4 × 4, de Kalachnikov, et de Mac Culloch. D'ici peu, il y aura beaucoup trop d'herbe dans les réserves... Cadavres et os s'accumulent dans les savanes et dans les politiques de « protection » élaborées par les experts de la conservation, les autorités publiques et les gestionnaires du tourisme international.

### L'héritage colonial

Dans la continuité de la période coloniale, la politique des parcs nationaux et réserves est la résultante de la rencontre de l'indiscutable autorité de la Parole scientifique, parfois associée à une prospective humaniste maladroite (protéger un patrimoine naturel pour les générations futures en sautant pardessus les générations immédiatement présentes), de la quête